

## DE LA RAF

### NOTE PRÉLIMINAIRE

La dernière grève de la faim de la RAF, qui a duré de février à mai 1989, fut engagée pour obtenir le «regroupement des prisonniers politiques». Les deux articles de Joachim Bruhn furent écrits dans ce contexte. «Le corps, alerte rouge» fut rédigé au cours de cette grève et publié en mars<sup>a</sup> 1989 dans le mensuel *Stadtzeitung für Freiburg*. «Le sens de la vie et la politisation de la RAF», écrit après la grève, parut dans la *Tageszeitung* du 28<sup>b</sup> juin 1989.

L'auteur a par ailleurs consacré à la RAF deux autres articles :

– «Randale und Revolution. Das "Konzept Stadtguerilla" und die Gewaltmythen der Antimperialisten und Autonomen»<sup>c</sup>, in Wolfgang POHRT, Klaus HARTUNG, Gabriele GOETTLE, *Die alte Straßenverkehrsordnung. Dokumente der RAF*, Berlin, éd. Tiamat, 1986, pp. 157-174 ;

– «Revolution des Willens. Über den bewaffneten Kampf und die Schaulust am Terroristen»<sup>d</sup>, in: Klaus HARTUNG, Christiane ENSSLIN et alia (eds.), *Der blinde Fleck. Die Linke, die RAF und der Staat*, Francfort, ed. Neue Kritik, 1987, pp. 122-135.

Joachim Bruhn collabore également à la revue *Kritik und Krise — Materialien gegen Politik und Ökonomie*, publiée aux éditions *ça ira*, Postfach 273, 7800 FREIBURG/RFA.

---

a – L'original allemand porte avril 1989.

b – L'original indique par erreur la date du 26 juin 1989.

c – Texte disponible au format html :

[www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-randale.revolution.html](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-randale.revolution.html) et au format

pdf : [www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-randale.revolution.pdf](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-randale.revolution.pdf)

d – Texte disponible au format html :

[www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-revolution.willen.html](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-revolution.willen.html) et au format pdf :

[www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-revolution.willen.pdf](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-revolution.willen.pdf)

voulu offrir à la RFA un collectif de Stauffenbergs<sup>14</sup> signifie sa faillite politique. Qu'elle refuse désormais de payer de sa vie quelques stéréotypes idéologiques qui ont permis à ses anciens camarades d'investir les fonctions publiques est peut-être un premier pas sur le chemin du sauvetage personnel. Ainsi la carrière de la RAF reflète cette triste alternative que la société réserve aujourd'hui à l'intention révolutionnaire et que la rédaction de la revue *Autonomie*, dans un moment de rare clairvoyance, avait désigné, il y a quelques années, comme le choix misérable à faire entre le « terrorisme nihiliste » et la « satisfaction de l'assistante sociale »<sup>15</sup>. Face à ce faux choix à faire entre le commandement révolutionnaire de la négation abstraite et immédiate d'une part et la tentation réformiste de s'installer dans le système de la médiation, d'organiser la « conscientisation des gens en partant de leurs besoins immédiats » d'autre part, les prisonniers ont de bonnes raisons de se décider pour « le politique ».

« Nous voulons une évolution révolutionnaire. Le principe en est le politique », a déclaré Karl-Heinz Dellwo à la fin de la grève de la faim. Mais la passion pour la politique trompe le public sur la finalité de celle-ci, tout autant que la vieille haine de l'État en général. Qu'il existerait un cercle carré nommé « politique révolutionnaire » demeure l'erreur fondamentale d'un mouvement qui n'a jamais écrit un livre intitulé « État ou Révolution », et constitue le mensonge sur-vital des anciens « léninistes avec flingue »<sup>16</sup>. Heureusement, les révolutions ont eu lieu, jusqu'à présent, malgré les révolutionnaires ; cela tient à ce paradoxe objectif que le devoir du révolutionnaire, à savoir faire la révolution, n'est jamais allé de pair avec la connaissance que les révolutions « faisables » ne valent pas la peine, puisqu'elles trahissent l'idée de révolution, la liberté.

---

14 – Stauffenberg fut l'un des responsables du putsch contre Hitler le 20 juillet 1944. Tous les ans, la RFA commémore l'anniversaire de son honorable action comme la fine fleur de la résistance allemande contre le Troisième Reich (NdT).

15 – *Autonomie. Materialien gegen die Fabrikgesellschaft* [Matériaux contre la société-usine], nouvelle série, n° 14, Hambourg, 1985, p. 11.

16 – Cit. ap. la revue *Agit 883* du 6 décembre 1971.

difficile de trouver un passage raisonnable de l'une à l'autre. Ce passage ne saurait donc être effectué que par un saut que l'alerte rouge, le corps, a incité les prisonniers en grève de la faim à accomplir. Alors qu'il y a un an, la vie nue devait encore cautionner la transcendance « parce que vivre en tant qu'homme est l'antagonisme par excellence de la structure impérialiste »<sup>11</sup>, c'est maintenant le sauvetage même de la vie qui apparaît comme l'utopie, et la survie comme sens de la vie. Seulement le refus de la transcendance permet maintenant « une expérience substantielle de ce qu'est la liberté »<sup>12</sup> et l'affirmation d'hier selon laquelle « rien ne dévaloriserait davantage la vie qu'une attitude qui la pose comme absolue et qui fait de la question du sens une question de deuxième ordre »<sup>13</sup> n'est plus qu'un lointain souvenir. Cependant, même en changeant de position dans ce jeu de miroir de la métaphysique politisante, la RAF s'interdit, quoique ce soit finalement à son avantage, de comprendre ce qu'il en est du rapport qu'entretient l'indispensable révolution avec la réalité sociale, dans le système de la socialisation totale.

Ce n'est pas par hasard que la thèse du double caractère de la vie apparaît comme une caricature de la théorie révolutionnaire classique, fondée sur le double caractère du prolétariat : elle est le reflet de la révolution à l'état de son impossibilité provisoire, un révolutionnarisme désarmé qui se voit obligé de passer du droit à la violence du bien, au droit du plus fort des meilleurs des hommes. Comme la RAF a voulu contrer la société totalement médiatisée, elle ne pouvait s'appuyer sur rien d'autre que sur la volonté pure — voilà ce qui fait sa dignité et sa démesure ; mais comme le produit de la médiatisation n'est rien d'autre que la deuxième nature du capital, qui se présente aux individus comme le règne du vouloir libre, la RAF n'a finalement plus rien sur quoi s'appuyer sinon le corps nu des combattants — voilà sa banqueroute et peut-être son espoir. Que la RAF ait

## LE CORPS, ALERTE ROUGE

### LA DERNIÈRE GRÈVE DE LA FAIM

#### DES PRISONNIERS POLITIQUES\*

Joachim BRUHN

QUI CHOISIT LA SUBVERSION, la lutte armée et la haute trahison, parce qu'il en a compris la nécessité, ne mérite pas la *charité*, à la différence de la victime d'une erreur judiciaire. Il sait à qui il a affaire lorsqu'il s'attaque à l'État, et c'est là la raison pour laquelle il engage la lutte. Comme il se refuse à croire plus longtemps que droit et justice seront réconciliés en dernière instance, il ne peut y avoir pour lui de grâce, grâce que d'ailleurs il décline. Il prend ce parti, conscient de la vengeance qui le frappera en cas de défaite. Voyant en la compassion pour les soi-disant « victimes innocentes » un lubrifiant idéologique de la domination, laquelle n'attend que l'occasion de célébrer son pouvoir en faisant une exception, le révolutionnaire sait que si c'est lui qu'on frappe, ce ne sera pas du moins un innocent qu'on atteindra. Voilà ce qui fait sa dignité.

Qui décrie Mère Thérèse, parce que son action tourne en dérision toute solidarité, ne saurait faire crédit à Richard Weizsäcker<sup>1</sup> ou Antje Vollmer<sup>2</sup>. Qui se refuse à reconnaître comme adversaire politique l'homme qu'il a identifié comme l'ennemi social « ne risque pas simplement sa vie, à la différence du combattant institutionnel. Il sait, et il accepte le risque, que l'ennemi le place hors la loi, hors le droit et

11 – Brigitte MOHNHAUPT, *Erklärung zum Dialogvorschlag* [Déclaration à propos de la proposition d'un dialogue], in *Tageszeitung* du 8 août 1989.

12 – Karl-Heinz DELLWO, in : *Tageszeitung* du 1<sup>er</sup> juin 1989.

13 – Karl-Heinz DELLWO, in : *Hungerstreikinfo*, n° 4 du 9 mars 1989.

\* – Publié in *Stadtzeitung für Freiburg* (avril 1989) sous le titre « Notwehr des Leibes. Der letzte Hungerstreik der politischen Gefangenen ». Disponible au format html : [www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-notwehr.leibes.html](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-notwehr.leibes.html) et au format pdf : [www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-notwehr.leibes.pdf](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-notwehr.leibes.pdf)

1 – Actuel président de la RFA (NdT).

2 – Représentante des Verts, qui prône le « dialogue » avec ceux des membres de la RAF qui renoncent à leur vision du monde (NdT).

hors l'honneur. (Quand on) déclare que l'ennemi est un criminel et que toutes ses notions de loi, de droit et d'honneur sont un leurre idéologique» (Carl Schmitt), se réclamer de ces mêmes notions, du simple fait qu'on est prisonnier et sans défense, reviendrait à désavouer sa propre intelligence théorique de l'ennemi et à renoncer à l'hostilité pratique qu'on lui porte. S'en réclamerait-on par besoin ou par légitime défense que ce serait encore pire qu'une trahison à titre personnel ; ce serait un désaveu public.

Cette conception de la politique, que le théoricien de la raison d'État Carl Schmitt développe dans sa *Théorie du partisan*, met au jour la logique de la guerre et de la révolution, les règles de tout antagonisme qui se veut absolu.

«La critique n'a pas à redouter ses propres résultats», ce précepte, quoique Marx en fût l'auteur et qu'on se fit donc un devoir de le citer maintes et maintes fois, n'était pas sans mettre mal à l'aise les gauchistes de 1968 qui militaient contre l'«ennemi de classe» et, par voie extraparlamentaire, pour une société toute différente de la nôtre.

Le fait que ni le concept de l'antagonisme révolutionnaire ni l'idée de la raison de révolution ne figurent dans les programmes des partis étudiants, alors qu'ils se trouvent dans la *Conception de la guérilla urbaine* de 1971, donne la juste mesure du radicalisme théorique que la (Fraction) Armée Rouge a su développer à propos de l'État.



Le cimetière est la vérité de l'État, conception qui entraîne des conséquences antipolitiques, et dont la vérité, loin d'être théorique, est la critique pratique et la suppression de l'État. La RAF a établi par là un rapport entre théorie et pratique, qui devait empêcher les intellectuels de gauche de recourir, dans le but de satisfaire leurs penchants à la pratique, à la consultation scientifique auprès des partis et des syndicats.

Quand le révolutionnaire renverse dialectiquement le rapport extérieur entre théorie et pratique, il sait, même s'il ne sait pas le dire, que sa vérité ne peut qu'être réfutée, jamais confirmée, par la théorie : voilà le risque auquel il s'expose philosophiquement. Un risque qui ne

l'astrologie, la psychothérapie et la lutte armée sont effectivement interchangeables, que le choix est d'autant plus difficile. Pour ne pas crever lamentablement de faim, comme jadis l'âne de Buridan qui, en présence de sacs d'avoine identiques, ne sut trouver de critère logique pour en choisir un, les prisonniers prennent par détresse le parti de décider arbitrairement, au lieu tout simplement de récuser, comme une fausse question, l'invitation à choisir.

Peu importe que l'on soit de l'avis de Rolf Heißler qui pense que les demi-hommes, ces supports de l'État, défendent une position perdue en combattant la révolution holiste<sup>7</sup>, ou que l'on partage plutôt l'opinion d'Antje Vollmer qui soutient que l'État comme «représentant du mal collectif»<sup>8</sup> est une idée révolue et qu'on devrait, pour contrecarrer la violence, «rapprocher les hommes les uns des autres pour qu'ils ne s'entretuent plus»<sup>9</sup> ; quand la doctrine de l'homme authentique sort du domaine de la critique de la culture pour devenir politique, c'est le signe en fait que la lutte des classes a fait place à l'opposition de tempéraments ennemis et que les masques de caractère d'antan se sont indissociablement incrustés dans les caractères mêmes. Qui n'a rien de plus à reprocher à la société bourgeoise et son État que de former un «système sans sens de la vie»<sup>10</sup> ferait mieux de ne pas engager la lutte.

Que le jargon de l'authenticité puisse servir à des finalités tellement diverses et s'excluant l'une l'autre autant que se conditionnant réciproquement, semble être, aux yeux des prisonniers, une idée si étonnante et incroyable qu'ils n'en ont pas encore pris pleinement conscience. En effet, la lecture optimiste de cette anthropologie métaphysique qui tient la vie en tant que telle pour révolutionnaire, pour une pratique du sabotage, jouxte si étroitement la lecture pessimiste dans laquelle la vie nue n'est point source d'un espoir particulier, qu'il est

7 – *Hungerstreikinfor*, n° 4 du 9 mars 1989.

8 – Cf. DIE GRÜNEN, *Ende der bleiernen Zeit? Versuch eines Dialogs* [Les Verts, La fin de l'époque de plomb ? Tentative de dialogue], Bonn, 1989, p. 72.

9 – Antje VOLLMER, «Was hat die RAF mit den Räubern vom Liang-Shan-Moor zu tun?» [Qu'est-ce que la RAF a à voir avec les bandits du marécage de Liang-Shan ?], *Frankfurter Rundschau*, 24 mai 1989.

10 – Karl-Heinz DELLWO, in : *Tageszeitung* du 6 mars 1989.

extérieure à l'échec de la lutte armée. Celui-ci s'explique essentiellement par le fait que le but de cette lutte ne diffère en rien de celui que se propose le reste du clan allemand en mal d'identité. La petite différence dans la méthode ne justifie pas l'important écart dans les conséquences personnelles. C'est parce que la RAF a poursuivi la lutte au-delà du moment de la défaite, parce qu'elle a refusé obstinément de s'avouer vaincue dans la pratique et désarmée sur le plan théorique, que les prisonniers, profitant d'une dialectique tordue, peuvent maintenant renverser leur faiblesse en force. Dès qu'on fait abstraction de la méthode armée, le programme de la révolution armée se lit comme un appel adressé à tous, et donc à personne, pour sauver l'humanité de la consommation qui la terrorise. Cette idée de restituer à l'homme sa dimension totale, d'impropre à soutenir l'offensive devient un frein de secours. « L'anesthésie par la consommation forcée de la télé, de la vidéo, de la mode — si vous pensez que c'est ça la vie, c'est votre problème ». A ce discours prononcé lors d'un rassemblement de solidarité à Hambourg et destiné à agiter des gens que les canons à eau de la police avaient restitués à leurs télévisions, à ce discours qui donna les prisonniers en exemple parce qu'ils « veulent vivre ensemble comme des hommes *à part entière* ; il y a ici assez de demi-hommes »<sup>6</sup>, il n'y a guère d'argument à opposer, et les pionniers des communautés rurales qui meurent d'ennui depuis belle lurette doivent en savoir quelque chose. Quand la critique sociale se mue, faute de masse, en polémique contre la demi-portion humaine, il n'y a plus aucune raison de reprocher à la RAF d'avoir combattu comme réformiste la proposition de Helmut Schmidt qui voulait qu'on renonce le dimanche à la télé.

La ruse de la déraison propre à cette anthropologie idéaliste autant qu'autoritaire est d'appâter d'abord le client par la promesse d'une valeur universelle et positive pour le décevoir ensuite, au moment où celui-ci est sur le point de succomber à cette promotion idéologique, tant et si bien qu'il aurait mieux fait de se servir du sens commun qui lui est familier. Ce qui devait constituer un sens se dissipe aussitôt pour faire place de nouveau à l'arbitraire du goût. C'est parce que dans la question du sens rien n'est en jeu et qu'en ce qui la concerne,

---

6 – *Hungerstreikinfo*, n° 6 du 23 mars 1989.

pèse pas lourd, que le révolutionnaire peut prendre parfois à la légère, mais qui lui brise les épaules dès qu'il n'est plus en position d'attaquer, dès que son action ne parvient pas à constituer le sujet révolutionnaire, lequel est sa seule légitimation.

Le révolutionnaire sait par ailleurs, même si ce savoir ne se manifeste que par son activité, que la critique théorique qu'il prône n'est pas vraie tant qu'elle ne provoque pas la crise des rapports politiques et économiques. Voilà le risque auquel il s'expose personnellement.

Il n'est pas ce volontariste pour qui c'est toujours le moment, mais il sait qu'il faudra commencer un jour, toujours, maintenant. Bien que son rapport à l'analyse historique soit chroniquement problématique, il doit pourtant déterminer le moment propice et en profiter. Voilà son dilemme. Quand il tranche pratiquement le nœud gordien de la théorie, il devient par là même signe précurseur et anticipation du sujet révolutionnaire, lequel doit vouloir la révolution tout en étant la liberté même. « L'unité de partisans sort du néant. N'importe qui peut commencer et il n'y a nul besoin d'attendre quiconque. Une douzaine de combattants qui s'y mettent vraiment et ne discutent pas sans fin peuvent fondamentalement changer la scène politique et déclencher une avalanche », écrit la RAF en 1971 dans *Sur la lutte armée en Europe occidentale*. Et plus loin : « Le moyen de la lutte armée est à découvrir dans la pratique. Il serait faux de ne vouloir l'entamer que lorsque "l'approbation des masses" est certaine. Cela reviendrait à renoncer entièrement à cette lutte car la pleine approbation des masses ne peut être atteinte que par la lutte<sup>3</sup>. »

La révolution se constitue d'elle-même. Par une libre décision, elle met en œuvre son irrésistible logique qui fait boule de neige. « Au début », écrit Jan-Carl Raspe en 1974, « la difficulté c'est d'être ce poisson qui dégèle l'iceberg par et dans l'action politico-militaire afin que le poisson puisse nager. » Le révolutionnaire est le troisième terme de la contradiction logique, l'identité de l'identité et de la non-identité. Voilà en quoi consiste son essence. En se dressant, sans recourir à aucune médiation, contre la souveraineté, en attaquant le pouvoir en tant que l'unité de la violence et de l'hégémonie — et avec

---

3 – *La « bande à Baader » ou la violence révolutionnaire*, Paris, Champ libre, 1972, p. 172.

ce mot d'ordre : « les bombes que nous lançons contre l'appareil répressif, nous les lançons aussi dans la conscience des masses » — il devient contre-souverain, anti-État, il fonde ainsi le rapport de l'antagonisme révolutionnaire.

Il n'y aura pas de pardon. De même que l'État traite de bête ignoble son antagoniste, celui-ci conteste la tyrannie autoproclamée des « cochons dominants »<sup>4</sup>. De même que l'anti-État entend annihiler symboliquement et *pars pro toto* tout pouvoir en fusillant les têtes politiques de l'ennemi ; de même l'État officiel prend en otage le révolutionnaire prisonnier en exécutant son jugement selon le principe de la responsabilité collective. Comme il s'agit pour celui-là de créer une nouvelle unité de la violence et de l'hégémonie, et pour celui-ci de conserver l'ancienne, il ne peut y avoir de distinction entre l'action réelle et le simple sentiment d'hostilité envers l'ennemi. Peu importe que telle personne ait tué en pensée ou l'arme à la main. La RAF s'était librement décidée à engager cette lutte et à en accepter les règles du jeu. La croix dialectique de ce combat, c'est que la défaite pratique équivaut à une réfutation théorique.



Au 1<sup>er</sup> février 1989, les prisonniers de la RAF sont entrés dans leur dixième grève de la faim. Ils exigent la suppression de la torture par l'isolement et « le regroupement de tous les prisonniers membres de la guérilla et de la résistance en un ou deux grands groupes, la mise en liberté des prisonniers dont l'état de santé interdit l'emprisonnement, la liberté des soins médicaux et la libre information et communication politiques entre les prisonniers ». Ils ne cesseront pas tant qu'il ne sera pas donné satisfaction à leurs revendications. Dès le début de la grève, Helmut Pohl avait déclaré au nom des prisonniers : « Le but de l'isolement était, dès l'origine, de détruire les prisonniers pour étouffer la politique de la RAF. Nous les avons mis en échec. Cependant nous ne supportons plus notre situation. Nous ne voulons plus l'endurer. C'est comme ça. C'est notre décision politique et notre

4 – Qualificatif dont les supporters allemands de la RAF affublent communément les représentants de l'État et du capital (NdT).

tout ce remue-ménage. « Ce qui importe ce n'est pas les conceptions sectaires, les slogans creux ou les modèles idéologiques mais les hommes », pense Eva Haule<sup>4</sup> pour poser ensuite cette question faustienne qui agite tout le monde, association des contribuables et congrès de l'Église protestante inclus : « Comment faire valoir les intérêts des hommes contre le pouvoir ? » Vu la gravité de la question il serait bien mesquin de chicaner sur la réponse, d'insister par exemple sur la différence entre le « séisme humain » de Robert Jungk et la révolution armée pour le communisme d'Ulrike Meinhof.

Quand en Allemagne il s'agit de l'*homme*, la question du *sens de la vie* est imminente. « Mouchoirs jetables, valeurs jetables, vie jetable » : quand la conférence épiscopale allemande, dans sa déclaration sur « les causes du terrorisme et les conditions à réunir pour le surmonter » dévoila l'identité des auteurs de la « Conception de la guérilla urbaine », reconnaissant pour *ghostwriter* non pas Marx et Lénine mais l'esprit nihiliste de l'époque ; lorsque peu après, tout un mouvement pour la paix sut vaincre de manière non violente cette profonde « expérience d'une absence de sens » que les évêques avaient reconnue comme la force motrice du collectif de la RAF ; lorsque, pour finir, le parti vert opposa à la société jetable le retraitement des déchets, et à la vie jetable la réforme vitaliste, il était encore loisible de penser — à condition d'avoir préservé un reste de confiance primitive en la critique de l'idéologie développée depuis 67 — que les révolutionnaires valaient mieux que leur mauvaise réputation, dans la mesure où ils auraient préféré cesser le combat plutôt que de surenchérir et de donner publiquement raison aux catholiques. En tout cas, la programmation « restitution de la dimension totale de l'homme »<sup>5a</sup> que la RAF, après l'échec de « l'offensive '77 », substitua au projet révolutionnaire ne valait pas les frais qu'elle a coûtés, elle pouvait plus facilement être réalisée dans un groupe de conscience. Même si le rapport de force était défavorable à la RAF, ce n'est là qu'une raison

4 – *Tageszeitung* du 31 mai 1989.

5 – « Guerilla, Widerstand und antiimperialistische Front » [Guérilla, résistance et front antiimpérialiste] (mai 1982), in : *Texte der 1983*, p. 615.

a – L'original allemand et sa traduction donnaient fautiveusement comme titre « Guerilla, Widerstand und antikapitalistische Front ».

quer le *sens majeur* de ses actes, au lieu de reconnaître qu'elle n'a pas su forcer les coffres forts qui lui auraient permis d'aller faire bonne chère à Hawaï, ce qui aurait été plus sage et objectivement plus sensé. Qu'elle n'a pas su comprendre l'appropriation privatiste comme le signe précurseur de l'appropriation collective qu'elle visait, la RAF le concède avec franchise ; mais en même temps elle ne peut s'empêcher d'asperger cette incompréhension de l'eau bénite de l'altruisme, protestant de sa bonne volonté et lançant un appel à « toute personne qui comprend sa vie comme politique et non pas comme individualiste ou égoïste »<sup>2</sup>. Malins, les prisonniers s'emparent du discours officiel et alternatif, et spéculent sur la possibilité de tirer profit, eux aussi, de cette polémique contre l'égoïsme, tant chérie par les *Volksgenossen*<sup>3</sup>. Car cet idéalisme pur, qui piétine avec héroïsme l'indispensable conservation de soi, qui veut tout changer tout de suite, et qui n'y va pas par quatre chemins, bénéficie de l'indulgence tutélaire de la communauté populaire démocratisée du simple fait que l'Allemand ne veut à aucun prix s'avouer avoir suivi le *Führer* pour des raisons toutes autres que par « souci de la patrie ».

Au début hésitants, puis de plus en plus assurés et déterminés, les prisonniers ont tourné et retourné le fer dans cette plaie de l'âme populaire. C'est parce qu'en ce pays ce ne sont point Pierre et Paul qui se trouvent au centre de l'intérêt public mais *l'homme*, que l'Allemand n'entend faire confiance qu'à des révolutionnaires de ce type, qui seraient les derniers à profiter d'idées qui ne valent point

2 – Adelheid Schulz, in : *Hungerstreikinfo* [Bulletin d'information sur la grève de la faim], n° 8 du 6 avril 1989.

3 – Terme national-socialiste qui joint la notion de peuple (Volk) à celle de camarade (Genosse) pour désigner l'égalité de tous les allemands de race comme membres de la « communauté du peuple » (Volksgemeinschaft). L'auteur se sert de ce terme pour suggérer qu'il y a, en dépit d'une rupture dans *les formes politiques* entre le Troisième Reich et la RFA une continuité dans le *contenu social* qui se caractérise par le dépassement de la société de classe sur la base même de la société capitaliste, dépassement que traduit le terme *Volksgenosse* et dont le mot d'ordre central est de faire passer « le bien commun » avant « le bien privé » (« Gemeinnutz geht vor Eigennutz »), de dissoudre l'intérêt des individus dans celui de la « communauté du peuple » au sens, somme toute, de Le Pen (NdT).

décision existentielle. Car même si nous avons su nous affirmer contre leurs automates destructeurs... il y a des limites... les voilà. » En publiant cette déclaration, la RAF a produit la pièce attestant sa capitulation qu'elle se refuse cependant à ratifier. La RAF a résilié unilatéralement l'antagonisme en annulant la loi de sa propre action, laquelle engage la responsabilité physique du révolutionnaire non pas par rapport à la possibilité de la révolution en général, mais par rapport à celle de sa stratégie à lui.

Du seul fait que la RAF fait une différence entre une décision *politique* et une décision *existentielle*, elle abjure et admet sa défaite. L'« identité politique », cette relique de l'époque *sponti*<sup>5</sup> de la « politique à la première personne »<sup>6</sup>, s'est évaporée, et la différence entre politique et corps est constatée. Mais en même temps la RAF tient la résistance contre la destruction du corps pour une victoire politique dont elle souhaite la reconnaissance, victoire à la Pyrrhus que la lutte pour la conservation physique aurait obtenue et qui ne serait pas sans obliger l'ennemi redevenu adversaire. Il semble que la logique de leur action, si elle leur est passée sur le corps, ne soit pas passée par leurs têtes.

Les têtes se refusent à reconnaître la logique de l'antagonisme, bien que les corps ne la supportent plus. La dynamique de la guerre dépasse l'intelligence des guerriers ; les corps en savent plus que les têtes n'en entendent s'avouer. C'est que l'État auquel la RAF avait déclaré la guerre totale est essentiellement et par essence beaucoup plus brutal qu'elle n'avait pu seulement le soupçonner au début de son action. Savoir théoriquement, en 1971, que « la peur devant le fascisme constitue déjà un élément de la domination de celui-ci » ne signifie pas que ce savoir ne puisse pas être dépassé par l'expérience pratique de la violence impitoyable. Savoir ce que le pouvoir est capable de faire reste abstrait face à la souffrance qu'il peut causer.

Cela contredit le slogan intéressé qui veut que la pensée reste libre quand bien même le corps serait dans les fers. La torture par l'isolement qui retire au prisonnier tout ce qui n'est pas pensée pure,

5 – Abréviation de « spontanéiste » (NdT).

6 – Principe de l'action sponti et autonome des années 70, lancé par l'ex-« combattant révolutionnaire » et futur ministre de l'environnement en Hesse Joschka Fischer, et par son précepteur Daniel Cohn-Bendit (NdT).

qui refuse au corps et lui soustrait tout ce qu'il y a de plus nécessaire, qui lui ôte ce qui n'est même pas un droit mais tout simplement essentiel à la vie animale — la lumière, l'air, les bruits — et voilà l'État tournant en dérision le principe bourgeois selon lequel tu penses donc tu es. Qui n'a constamment que soi-même pour seul interlocuteur perdra avec la langue finalement la pensée aussi. La langue de bois de la RAF montre à plaisir l'efficacité de la privation sensorielle.

C'est contre cette terreur réelle que les prisonniers ont entamé leur grève de la faim, mais ils la présentent comme une poursuite de la guerre et comme pour prouver que nulle souffrance ne laisse indifférente la société bourgeoise, quand bien même cette souffrance manquerait d'un sens transcendant ou de la légitimité que confère une mission supérieure. Leur moyen de combat traduit leur défaite et entérine leur échec, échec que pourtant ils dénie obstinément, puisqu'ils réclament l'application de la Convention de Genève. En refusant de capituler alors qu'ils se sont déjà rendus, en considérant la capitulation comme une injonction impudente qui leur serait faite d'« abjurer », ils entendent tourner en auto-détermination apparente le sort que l'État leur réserve.



Ils satisfont ainsi les amis de la lutte armée qui, depuis des années, traitent l'État d'État de violence tout en réclamant auprès d'un fictif État mondial, l'ONU, que la RFA observe les droits de l'homme, censés être des droits pré-étatiques et naturels, comme s'il y avait droit sans violence. Nonobstant, en pratique, ils ne peuvent pas ne pas reconnaître que même le droit de disposer de soi-même, censé exister de naissance, est nul et non avenu sans l'existence du garant politique de la propriété privée. La RAF, qui a voulu rompre avec la propriété privée, se réclame des principes même qui en découlent juridiquement, feignant de ne pas s'apercevoir de cette contradiction. Elle se réclame d'un droit dont la somme intégrale est justement l'État bourgeois qu'elle se refuse à reconnaître. Cela traduit sa détresse existentielle autant que sa faillite politique. Elle a perdu la lutte pour le pouvoir comme elle a perdu celle contre la conscience bourgeoise.

par les prisonniers politiques. Il fut, par là même, renvoyé au règne de l'indispensable, lequel ne peut leur apparaître que comme celui de l'impossible.

C'est en cela que consiste la politisation de la RAF, qui signifie en même temps sa dissolution. Le repli sur la politique, la polémique de Karl-Heinz Dellwo contre la « destruction du politique » par l'État, traduit l'achèvement d'un processus, par lequel la RAF s'est transformée d'une organisation militante d'ennemis inconditionnels de l'État en un lobby discriminé d'opposants au gouvernement, prêt à négocier et qui réclame que lui soit attribué à lui aussi ce *bonus* que la société bourgeoise distribue par ailleurs si abondamment aux partis fraudeurs du fisc pour les remercier de leur activité altruiste.

« Christian Klar est un assassin mais son mobile ne fut pas l'avarice. Il a tué en vertu de convictions politiques décousues. Il pense que le monde ne peut être changé par des réformes mais seulement au moyen d'un revolver. Il veut « libérer » les masses. Lui et ses camarades de la RAF se sentirent comme à la pointe d'un mouvement populaire révolutionnaire », écrit le *Stern* du 22 mars en pleine grève de la faim, conseillant par là benoîtement aux prisonniers de ne plus chercher querelle à l'État au sujet du résultat minable de leurs actions de commando, mais de changer plutôt de sujet et de discuter avec le public politisant de leurs bonnes intentions.

La RAF s'inspira aussitôt de cette suggestion et elle s'adapta si promptement aux usages d'un public véritablement avide de subjectivité, de sentiment et de témoignages qu'on peut la soupçonner de n'avoir eu, de sa vie, d'autre passion que les études en matière de communication publicitaire. Au pied du mur et à la dernière minute, elle comprit à quel point il est tactiquement déraisonnable, quand on se trouve dans la position du faible, de polémiquer contre le préjugé populaire qui veut que critiquer les jugements d'une personne n'exige pas plus que de mettre en évidence les intérêts matériels et les mobiles soi-disant vils qui pourraient l'agiter, et voilà que la RAF réclame souverainement la prime que le principe du *trial and error* verse toujours, quand bien même le mobile qui a présidé à l'expérience et a été discrédité par l'échec de celle-ci émanerait du *Faust* de Goethe.

Consciente de la plus-value que procure l'altruisme, la RAF fait son autocritique et s'accuse publiquement de ne pas avoir su communi-

blic, que les prisonniers de la RAF ont mené leur dixième grève de la faim pour le « regroupement des prisonniers politiques », il demeure qu'ils sont devenus, au terme de leur combat, des prisonniers politiques, auxquels, par conséquent, n'est pas due la grâce, mais l'amnistie.

Sous le régime de la torture par l'isolement, l'armée rouge emprisonnée a dû reconnaître qu'elle était une fiction, fiction qu'elle était en fait depuis longtemps, et que le reste de sa fraction demeuré en liberté était une collection de nouilles. Les prisonniers considèrent désormais que le droit du bien à la violence, dont toute une génération de démocrates radicaux et de théologiens s'est enivrée, est une thèse de philosophie morale qu'on peut certes discuter mais qui n'engage à rien de précis.

Ainsi la révolution se voit réduite à un vague sentiment moral qui vaut, à la rigueur, qu'on se crible de dettes mais sûrement pas qu'on se casse le cou. Finalement délivrés d'une idée fixe qui prenait des intentions subversives pour une pratique révolutionnaire, les prisonniers ont cessé de prétendre à la vérité universelle et à la validité stratégique de leur projet pour se contenter de protester de l'honnêteté de leurs intentions et de leur sincérité profonde.

En ce qui les concerne, ils ont renoncé en gros et en détail à leur monopole de fournisseur d'« identité politique », liquidant en même temps toute cette branche industrielle. Car qui a jamais eu le déplaisir de connaître la société des amis de la lutte armée se trompera difficilement sur la douce ironie, sur cette moquerie à peine retenue, qui transparait dans le propos de Karl-Heinz Dellwo quand il leur céda toute cette société-anonyme-révolution : « Nos camarades dehors n'ont pas besoin de nous comme d'un moteur pour leur terrain. Ils sont eux-mêmes ce terrain.<sup>1</sup> » C'est là la façon d'un marchand de voiture d'occasion qui vient de brader un coucou et qui souhaite maintenant bon voyage à l'heureux client, en espérant que le tas de ferraille tiendra jusqu'au coin de la rue.

Le projet social-révolutionnaire qui promettait de surmonter la séparation entre économie et politique et dont le bras armé devait contre-carrer le penchant naturel de la politique au légalisme fut désavoué

1 – *Tageszeitung* du 1<sup>er</sup> juin 1989.

Aussi est-ce être conséquent que de faire de la publicité autour de cette grève de la faim tant et si bien que les écolo-pacifistes puissent y voir la version légèrement plus militante d'un jeûne pour la paix<sup>7</sup>. « Nous ne craignons pas, a déclaré un orateur de la GAL<sup>8</sup> au congrès fédéral des Verts à Duisburg, d'être identifiés, sur le plan politique, avec la RAF parce que les revendications de la première déclaration de leur grève de la faim n'expriment pas la politique de la RAF mais tout bêtement les revendications des droits de l'homme [...] Toute modification des exigences des prisonniers tirerait objectivement dans les pattes des grévistes parce qu'elle signifierait que les requêtes originales n'étaient pas justes. » Il va de soi que les Verts, qui ont toujours trouvé juste parce qu'originelle la contradiction monstrueuse que représente une « politique non violente », n'entendent pas exclure l'existence d'un droit (de l'homme) à être reconnu comme parti belligérant. Ici le mensonge vital des alternatifs coïncide étrangement avec le mensonge sur-vital des prisonniers.

Rien ne cautionne la revendication des prisonniers, à savoir être regroupés, sinon leur détermination à la mort. À l'idée d'une vie autodéterminée en taule ne s'oppose que la défiance qu'inspiré à la critique de l'idéologie, le projet d'une nouvelle fondation de la société civile précisément en prison, alors que même dehors elle ne produit rien de particulièrement réjouissant.

En se réclamant d'une troisième voie à mi-chemin entre la grâce individuelle et l'amnistie collective, la RAF, et la gauche par la même occasion, cultivent l'idée fixe d'un État qui dépendrait de l'assentiment d'une « opposition devenue matérielle » et de l'approbation de l'avant-garde d'une Armée rouge dont le gros des troupes ne manœuvre cependant que dans leur imagination.

7 – Action chérie de certains pacifistes allemands au début des années 80, reprise en France par M<sup>me</sup> Solange Fernex, aujourd'hui membre des Verts français (NdT).

8 – *Grün-Alternative Liste* [Liste verte-alternative], la succursale hambourgeoise des Verts, situé à l'aile gauche, et dont les porte-paroles principaux sont issus d'un groupe maoïste, le *Kommunistischer Bund* [Ligue communiste] (NdT).

Il s'agirait en revanche de protéger les prisonniers contre l'État, contre leurs amis idéalistes et contre eux-mêmes. Car il s'avère à la fin du combat que la déclaration de guerre elle-même comportait une faute. Ce n'est justement pas la volonté de la révolution qui à elle seule fait les révolutionnaires, comme le démontre énergiquement l'alerte rouge que donne le corps. Malgré les apparences, la révolution de la RAF est sortie de la tête de quelques intellectuels de gauche : le poisson gèle dans l'iceberg et rêve de nager.

## LE SENS DE LA VIE ET LA POLITISATION DE LA RAF

### APRÈS LA GRÈVE DE LA FAIM\*

Joachim BRUHN

« Le devoir du révolutionnaire est de faire la révolution ! » Alors que le Congrès sur le Vietnam a mis, il y a plus de vingt ans, à l'ordre du jour de l'histoire cet impératif catégorique, les derniers enrégés de la révolte s'aperçoivent à présent que le révolutionnaire peut, le cas échéant, se contenter de croire à la révolution et défendre, par ailleurs, sa peau comme il le peut.

L'avant-garde désarmée s'est finalement décidée à ne plus jouer l'auguste qui divertit les amis hors taule et dont le dévouement imbécile à la « cause » rivalise avec la manie qu'ils ont d'être toujours en quête de leur identité.

Elle a décidé de ne plus faire le guignol qui faisait la joie de la police politique, toujours ravie de disposer d'un ennemi intérieur dont les seules armes sont les bonnes intentions.

Pour finir, elle se refuse désormais à donner aux Verts le spectacle du mauvais génie de la lampe, elle refuse d'être cet épouvantail qui leur permettait de faire la publicité de leur « politique non-violente » et d'affirmer qu'il n'y a pas d'alternative aux « alternatifs » parce que le monopole étatique de la violence ne saurait être combattu qu'à coups de discours parlementaires et non pas à coups de feu.

Le révolutionnaire n'a pas le devoir de lutter pour le communisme dans les quartiers de haute sécurité quand dehors le *fun* de résister l'emporte depuis un bon moment sur le désir révolutionnaire. Même si c'est par calcul autant que pour flatter les illusions chéries du pu-

---

\* – Publié sous le titre « Der Sinn des Lebens und die Politisierung der RAF. Nach dem Hungerstreik » le 28 juin 1989 in *Tageszeitung*. Disponible au format html : [www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-sinn.leben.html](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/bruhn-sinn.leben.html) et au format pdf : [www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-sinn.leben.pdf](http://www.ca-ira.net/isf/beitraege/pdf/bruhn-sinn.leben.pdf)